

# Le peintre de Chicoutimi

Par Keven Girard

Je nourris mon pinceau à ce fjord transversal. Il ruisselle sur mes toiles aquarelles comme autant de petites scènes volées au quotidien. Dans cette maison habitée depuis des lustres, les murs suintent les vues imprenables sur les Monts-Valin, la chaleur des passants rue Racine, les effluves marines des monstres aquatiques de la Baie des Ha! Ha!, les cris festifs de la musique du carnaval estival, puis les noces d'amour fougueuses et endiablées. Il m'apparaît vital de peindre, juste là, sous la Cathédrale de Chicoutimi grandeur miniature, un peu de l'immensité du cœur des compatriotes.

— Mange Arthur ! Tu vas crever de faim. Faut pas t'esquinter pour des dessins non plus là ...

Les images du bout de mes doigts me nourrissent l'esprit de tourtières, de tartes aux bleuets dorés, de camerises et d'autres baies trempées dans le chocolat noir des Pères Trappistes. Les ombres se forment sur les murs, à la fois abstraites et réelles. Elles m'appellent comme on appelle l'original entre les feuilles rougeoyantes de l'automne ou comme on imite le cri des bernaches dans la moiteur de septembre. Elles sont les premières neiges des jours de grisaille, quand le paysage se pavane drapé d'une couverture blanche et éternelle. Près du lavabo, les parois sont des montagnes intemporelles. Elles supplantent la salle à manger sur des murs bavards. Grâce à mon pinceau, ils ont maintenant des histoires et une bouche pour les raconter.

— Y viendront de partout pour te vouère Arthur. De partout là ! De la gran'ville pis d'ailleurs itou là !

Les mots de ma femme sont un bruit sourd, confus. Ils coulent, fantomatiques, creusant des tunnels dans mes veines. Ils sont des billots de bois sur la rivière Saguenay, domptée par les draveurs d'expérience. Mon corps, lui, est une vieille Pulperie en déclin. J'use mes jambes à monter et descendre les marches de l'escabeau. Je colore mes souvenirs diffus en grimaçant, avec l'impression de renaître, à nouveau, entre ma chambre à coucher et le couloir menant à la croix de Saint-Anne.

— Rentrez ! Rentrez ! M'a vous montrer ce que mon beau Arthur a faite. Vous croirez pas à ça. C'est beau su un moyen temps.

Elle parle peut-être du mont Jacob, ou des rives du Lac Kénogami. De la cour à bois derrière les Bédard pis les Bouchard. Des notes de musique et des chansons qui s'évaporent de chez Mme Gaudreault. Des amours mélancoliques de la belle Maria des terres nordiques à Louis Hémon. Des chemins vers la Côte-Nord et les vallées de Charlevoix. De nos cousins de la capitale nationale comme autant de coupes de cheveux qui ont fait ma renommée. Cette fois, je découpe au pinceau des coiffures extraordinaires et des raies parfaites.

— T'auras pu besoin de travailler mon Arthur ! T'es un artiss astheure. Un artiss... Ça tu pas du bon sang !

Et pourtant...

De la brunante au crépuscule, je chasse le gris à coup de magenta, le brun par l'ocre et l'orangé, le noir avec du pastel et de l'acrylique. J'expose les drames de la ville, les rires des villages et la visite paroissiale. Il me reste encore un peu de place derrière l'armoire caché ou dans ce coin du grenier. J'hésite entre l'église ou l'aréna de quartier. Un monument peut-être, ou le pont Dubuc noyé de flammes. Les idées s'embrument. Un jour ou l'autre, il n'y aura plus de murs et les choix seront déchirants.

— Icitte, c'est le Parc de la Rivière-aux-sables. C'est ben simple là, c'est encore plus beau qu'en vré ! Y'a le don mon Arthur. C'tun vré voyage que je vous propose, là.

Les clients aux cheveux longs d'une autre époque se massent devant la maison. Ils me félicitent, me louangent, approuvent les vertus de l'art, de la couleur et des idées folles. D'autres s'inquiètent de ma santé, mais les murmures ne traversent pas les murs de mon nid. Devant, un vide qu'il me faut remplir, dépasser, gribouiller.

Et puis l'inévitable se produit. Il ne reste qu'un espace.

L'angoisse comme une ancre qui coule au fond du Fjord. Que vais-je peindre ? Que vais-je représenter dans cette ultime fresque ?

— Un peintre naïf, qui disent. C'est parce que mon Arthur là, y'a le cœur à bonne place. Y se pose pas de questions là. Y va te peinturlurer le cœur pis l'âme itou.

Tout à coup, le mur s'illumine. Les idées fusent et les dessins se forment d'eux-mêmes sur le revêtement. D'abord, un grand bâtiment rectangulaire en briques jaunes aux multiples fenêtres sur le dessus d'une colline. Puis, des croix se juxtaposent comme un arc-en-ciel religieux. Enfin, des filles rieuses et racoleuses apparaissent à la sortie de l'immeuble, sur le coin de la rue, enjouée de se retrouver à la fin des classes.

Ces étudiantes appartiennent à mes souvenirs, quand nous traversions les clôtures pour aller les espionner en cachette, tapis dans les bosquets. L'école Lafontaine réservée aux filles était pour moi ce grand tableau où l'on plonge les yeux comme à travers mille merveilles.

— C't'un grand rêveur mon Arthur. Y dort deboutte. Mais quand qu'y dort, moé je rêve avec lui. Pis ça là... Ça c'est beau.

J'achève. Un dernier coup. Un fil de mon pinceau, un cheveu, se trempe dans la peinture blonde, puis se dépose délicatement contre le mur. Un trait simple. Et voilà. L'œuvre est

complète. Je recule d'un pas et admire la maison. Je visite ma grotte tel un touriste ou un spéléologue amateur. Je découvre les montagnes, l'air frais de la rivière, l'odeur de la forêt boréale, des épinettes et des bouleaux, la quiétude des grands espaces et la camaraderie des voisins.

En observant plus en détail un coin de la salle à manger, je remarque une goutte d'eau qui gonfle. Elle est d'abord petite, mais elle grossit de plus en plus, jusqu'à former une grande bulle en mouvement. Elle grandit tant qu'elle atteint bientôt le point de rupture, puis elle éclate, comme ça, sans prévenir.

— Ça donne des émotions hein, les œuvres de mon Arthur ? Ça nous inonde complètement. C't'un déluge toé chose.

Les gouttes d'eau se multiplient. Ils poussent comme des champignons. Les remparts de la cabane sont bientôt un estuaire, un fleuve, un littoral, une baie. La maison se remplit et les murs s'aspergent. Péril en la demeure, mes pieds quittent le plancher de bois bientôt gondolé, puis mon corps flotte, en apesanteur, comme délivré de tous les souvenirs, les images, les coups de pinceau et les œuvres d'art.

— Ça coule, ça ruisselle, ça transpire par tous les pores de ta peau, mon Arthur. Laisse-toé flotter là. Y'a pas meilleure sensation.

Je ferme les yeux. J'ai les vêtements trempés, mais les rêves au sec.  
Et je suis le courant.

\*\*\*

*Quelques années plus tard.*

Les visiteurs affluent à La Pulperie. Une guide les accompagne. Le groupe entre par la porte principale de la maison d'Arthur Villeneuve, que l'on a déplacée en entier avec une grue pour la transporter entre ces murs muséaux. L'exposition interactive présente les œuvres de l'artiste et offre un parcours passionnant dans cette cabane peinturlurée par la folie créative du barbier naïf.

La guide aborde une grande et jeune bouclée, à l'allure d'une adolescente de peut-être treize ou quatorze ans. Elle a le regard fuyant. Elle rit avec ses amis, sans se soucier des fresques qui l'entourent. Bientôt, l'adulte s'adresse à elle.

— Vous êtes un groupe de quelle école ?

— Lafontaine !

— Oh ! Vous savez qu'Arthur Villeneuve a peint votre pavillon, hein ? Juste là.

Elle pointe les briques jaunes et les étudiantes d'une autre époque.

— C'était une école de fille en ce temps-là.

L'adolescente sourit, sans parler. Elle fixe de ses yeux bleus les murs chargés par l'histoire. Elle avance la main, puis passe le doigt sur la croix de Saint-Anne, peinte sur une armoire.

— Vous êtes dans quel programme ? insiste la guide.

— Sport-étude, indique la jeune fille. Je fais de la natation.

La guide sourit. Il lui revient en mémoire les paroles fleuve de son grand-père, quand sa maison fut inondée de toute l'eau du Saguenay après le dernier coup de pinceau. Elle n'a jamais cru à son histoire, mais comprenait la poésie des mots du vieillard. Elle les entend parfois encore, à travers les visiteurs, quand elle les accompagne dans cette maison ancienne.

Aujourd'hui, la petite fille est le fjord des Villeneuve. Il coule pour des générations à venir.

— Un peintre naïf, commence-t-elle. Sans se poser de questions. Parce qu’il avait le cœur à la bonne place.

À la bonne place.

Et gros comme la région.

La sienne.

La nôtre.

FIN